



HAL
open science

Vence et le choix de l'ex-centrité ou le dernier refuge de Witold Gombrowicz

Malgorzata Smorağ-Goldberg

► **To cite this version:**

Malgorzata Smorağ-Goldberg. Vence et le choix de l'ex-centrité ou le dernier refuge de Witold Gombrowicz. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2007, " Genius loci face à la mondialisation ", 6, p. 122-132. hal-02177758

HAL Id: hal-02177758

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02177758v1>

Submitted on 9 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LES NOUVEAUX
CAHIERS
FRANCO-POLONAIS**

Genius loci face à la mondialisation

No 6/2006

MAŁGORZATA SMORAĞ-GOLDBERG

Université de Paris-IV Sorbonne
CIRCE

VENCE ET LE CHOIX DE L'EX-CENTRITÉ OU LE DERNIER REFUGE DE WITOLD GOMBROWICZ

Tout d'abord pour entamer le débat, cette phrase de Mircea Eliade qui ouvre sa réflexion sur le *Profane et le sacré*¹ :

C'est la rupture opérée dans l'espace qui permet la constitution du Monde, car c'est elle qui découvre le **point fixe**, l'axe central de toute orientation future. [...] Il n'y a pas seulement rupture dans l'homogénéité de l'espace, mais aussi révélation d'une réalité absolue, qui s'oppose à la non-réalité de l'immense étendue environnante. La manifestation du sacré fonde ontologiquement le Monde. Dans l'étendue homogène et infinie, où aucun point de repère n'est possible, dans laquelle aucune **orientation** ne peut s'effectuer, la manifestation du sacré révèle un « point fixe » absolu, un Centre.

Rupture dans l'homogénéité de l'espace, nécessité d'un point fixe, manifestation du sacré qui offre un point d'ancrage, à partir duquel la conversion du chaos en cosmos est possible... voici une série de termes qui disent tous que notre insertion dans l'espace garantit la stabilité du sens : l'ordre spatial et l'ordre mental se répondent.

Witold Gombrowicz fait partie de ces écrivains pour qui le territoire du sens passe par l'inscription dans un lieu, dans un territoire. Lui, l'exilé, lui condamné à l'errance, vivant d'expédients, installé pour longtemps dans le provisoire de petits hôtels bon marché de Buenos Aires dont on déménage à la cloche de bois, il aura un sens aigu de l'ancrage, du lieu fondateur. Ce sera la province opposée à un centre, la Pologne opposée à Paris, l'Argentine opposé à la Vieille Europe, le Sud opposé au Nord. Cet ancrage, il le fait remonter à son origine provinciale, son lieu de naissance, au fin fond de la Pologne centrale, à Małoszyce, dans un

¹ Mircea Eliade, *Le Profane et le Sacré*, Paris, Gallimard, col. Idées, NRF, 1965.

domaine seigneurial, lieu archaïque par excellence, d'où il partira à l'assaut de l'art d'avant-garde ; lui, gentilhomme campagnard, aux prises avec la modernité. Voilà l'une de ces oppositions fondamentales :

Moi, je viens de la campagne, – confie-t-il dans ses entretiens avec de Roux – cela explique aussi mes goûts. Imaginez-vous mon *Journal*, Dominique, comme l'intrusion dans la culture européenne d'un paysan, d'un Polonais campagnard, avec toute la méfiance et le réalisme du paysan. [...] Je pourrais me définir comme un petit noble polonais qui a découvert sa raison d'être dans ce que j'appellerais la distance à l'égard de la Forme (et donc aussi à l'égard de la culture). [...] Une avant-garde pratiquée par un noble, conservateur modéré, n'est-elle pas plus digne de confiance ?²

L'ancrage dans un lieu donc, un lieu ex-centré, comme fondateur du regard posé sur le monde.

Ceci étant posé, je voudrais revenir avec vous sur la dernière étape de la vie de Gombrowicz, ce moment où son retour d'Argentine en Europe, l'arrachant à une configuration spatiale qu'il avait finie par apprivoiser, dont il s'était rendu maître, l'oblige à repenser les assises sur lesquelles repose son univers.

Tout d'abord le rappel des faits qui, s'enchaînant, finissent par arracher Witold Gombrowicz au continent Sud Américain et l'installer à Vence au cœur des Alpes-Maritimes.

Le 8 avril 1963, invité par la fondation Ford à résider pendant un an à Berlin-Ouest, Gombrowicz quitte Buenos Aires à bord du paquebot *Federico Costa*. Ainsi prend fin son séjour de 24 ans en Argentine.

Au cours de son séjour à Berlin il tombe très malade et passe deux mois en clinique, perdant 20 kg. Dans une lettre datée du 3.V.1964, adressée à Jerzy Giedroyc, rédacteur en chef de la revue *Kultura* et éditeur de son œuvre en polonais, Gombrowicz écrit ceci :

² La première publication a lieu en français aux éditions Belfond en nov. 1968 sous le titre *Entretiens avec Dominique de Roux* ; trad. Jadwiga Kukulczanka et François Marié. La deuxième édition française, qui comprend aussi la correspondance entre de Roux et Gombrowicz paraît chez Belfond en 1977 sous le titre de *Testament*, p. 134-36. L'original polonais: « Ja ze wsi jestem i to też coś niecoś na moich inklinacjach zaważyło. Niech Pan sobie wyobrazi mój *Dziennik* jako wdarcie się w kulturę europejską wieśniaka, czy szlachcica, szlachcica polskiego ze wsi, z nieufnością wieśniaka, z chłopskim zdrowym rozumem, z chłopskim realizmem [...] Mógłbym określić siebie jako szlachcica polskiego, który odkrył swoją rację bytu uniwersalną w tym, co nazywam dystansem do formy (więc i do kultury) [...] Awangarda robiona przez szlachcica w miarę konserwatywnego jest może bardziej godna zaufania »; *op. cit.*, p. 114-115. *Rozmowy z Gombrowiczem*, Paris, Instytut Literacki, 1969. Première parution dans *Kultura* numéros 10/1967 jusqu'au 12/1968 (excepté le n° 4/1968).

Je ne suis plus à la clinique depuis deux semaines et je vais mieux. Demain, je vais apprendre du médecin si je peux partir vers le 15 en montagne – 500 ou 600 m, avec la forêt de préférence – pour un séjour de quelques mois, car la myocardite se guérit lentement.

Je pense aux Pyrénées-Orientales ou à Majorque – simplement, je ne sais pas s'il n'y fait pas trop chaud l'été. Si quelque chose te venait à l'esprit, écris-moi immédiatement. Je préférerais ne pas être seul, partir avec quelqu'un ou aller chez quelqu'un – ces affections cardiaques étant très déprimantes³.

Le 17 mai 1964 : Gombrowicz arrive à l'aéroport d'Orly. Il s'installe pour une semaine dans le siège de Kultura à Maisons-Laffite.

Dans la lettre datée du 21 mai 1964, que Zygmunt Herz, un proche de l'équipe de « Kultura » écrit à Miłosz, on peut lire ceci :

Il y a en ce moment chez nous Gombrowicz : il va très mal. Il a perdu 15 kg, il a le souffle court, une gêne respiratoire persistante, les bronches obstruées et le cœur complètement affaibli. Il a du mal à marcher, s'y prend à trois fois pour monter l'escalier. En un an un homme en pleine forme est devenu une ruine. Tu sais que je ne le portais pas dans mon cœur, sa mégalomanie m'irritait, moi et moi toujours et partout, sa façon de se prendre au sérieux, et bien crois-moi ou non, je suis aux petits soins pour lui, tellement j'ai peur qu'il ne me claque entre les doigts. Il parle sans cesse de la mort, dit qu'il est jeune en esprit, mais que l'emballage de l'âme fout le camp, qu'une enveloppe comme ça ne vaut rien. Il est atteint d'inflammation du myocarde aiguë. [...] Notre amie Maryla après l'avoir examiné, m'a confié : « Il est au plus mal, entre six mois et deux ans tout au plus, à mon avis ». Garde ça pour toi⁴.

Gombrowicz est donc en sursis et la profonde dépression dont il souffre, ne fait qu'aggraver son état de santé. Le 28 mai 1964, il s'installe pour trois mois à Royaumont, une sorte de fondation pour intellectuels, où sa santé ne s'améliore guère. Vers la fin de son séjour, il note ceci : (Royaumont août et septembre 1964.)

Mon état empire lentement avec cet asthme. Rhume, glaires. *Je vois de plus en plus clairement que je ne peux pas retourner en Argentine.* Je suis trop sensible à la chaleur. L'Espagne ? Les Alpes-Maritimes ?⁵

³ Jerzy Giedroyc, Witold Gombrowicz, *Listy 1950-1969*, Warszawa, Czytelnik, 1993. Ed. française : *Correspondance*, trad. Jean-Claude Famulicki, Paris, Fayard, 2004, p. 377-78.

⁴ Zbigniew Hertz, *Listy do Czesława Miłosza*, Paryż, Instytut Literacki, 1992, p. 168, l'original polonais : « Jest u nas w tej chwili Gombrowicz, bardzo z nim źle. Zachowaj to dla siebie », traduit du polonais par M. Smorań-Goldberg.

⁵ Rita Gombrowicz, *Gombrowicz en Europe*, Paris, Denoël, 1984, p. 304.

Le 10 octobre 1964, il écrit à Giedroyc : « Dans quelques jours, je pars dans les Alpes-Maritimes, peut-être pour tout l'hiver. Je t'enverrai l'adresse »⁶. Dans *Gombrowicz en Europe* Rita Gombrowicz se souvient :

Nous avons décidé d'abord d'aller à la Messiguière, une sorte de petit Royaume méridional, situé à Cabris, près de Grasse. Et de là, nous avons cherché un appartement meublé dans les environs pour y passer l'hiver. C'est à Vence que je l'ai trouvé, au deuxième étage d'une grande villa blanche, italienne, style 1900 : la villa Alexandrine [...] Après l'avoir visité, nous nous sommes assis sur un banc de la place du Grand-Jardin, à l'ombre des platanes. On entendait l'eau de la Foux couler dans les fontaines. Les gens étaient aux terrasses des cafés. C'était paisible et accueillant. Vence et l'appartement nous plaisaient à tous les deux. « Nous le prenons. **C'est le destin !** » a dit Witold. »⁷.

Voilà les faits. Qu'en est-il de leur refiguration symbolique ?

Je commencerai par une citation, tirée des entretiens avec Dominique de Roux où Gombrowicz parle de sa découverte, à vingt deux ans, lors de son premier voyage en France, de la magie du Sud :

De la nuit [de ma jeunesse] il me reste un éblouissement : ma découverte du Midi. Je m'en souviens fort bien. Je me trouvais dans les Pyrénées, quelque part à proximité de la mer et je jouais au billard avec des jeunes ouvriers qui me proposèrent un jour d'aller avec eux à la plage ; il me fournirent une bicyclette, et nous nous sommes mis à rouler à toute allure sur la chaussée, et la chaussée descendait vers la mer éblouissante, et avec cela les oranges, le vin, la lumière, l'éblouissement, tout est devenu dur comme un diamant... et le Midi s'est révélé à ma nature nordique [...] Je l'ai salué avec joie, avec soulagement, avec espérance, non pas comme quelque chose de précieux en soi, mais comme un **nouveau principe** qui apporte une **possibilité** nouvelle. N'est-ce pas pour cela, n'est-ce pas par rapport à cela que ma vie plus tard s'est choisi l'Argentine, est-ce que l'Argentine n'y était pas déjà enclose ? Je deviens un mystique quand je me penche sur ma vie⁸.

Tout est là : l'éblouissement de la découverte, son rôle futur dans la construction d'un territoire symbolique où les frontières entre vie et œuvre s'effacent. Créateur de son propre mythe, Gombrowicz est inséparable de cette géographie subjective qui lui tient lieu d'univers, d'autrui, de temps, de patrie.

⁶ Jerzy Giedroyc, Witold Gombrowicz, *Listy 1950-1969*, *op. cit.*

⁷ Rita Gombrowicz, *Gombrowicz en Argentine*, *op. cit.*, p. 312-313.

⁸ *Testament*, *op. cit.*, p. 47.

Le sud, son sud, ce n'est donc pas véritablement un paysage concret, mais «un nouveau principe», l'idée d'un lieu, qu'il utilisera désormais comme contre-point dans ses règlements de compte, dans ses machines de guerre littéraires, dans son affrontement des formes.

Ainsi Gombrowicz ne retient-t-il d'un lieu que le potentiel susceptible d'être utilisé dans sa recherche d'une compréhension ou plutôt d'une invention de soi. En réalité cette rencontre avec le sud, dans l'éblouissement et l'ivresse de sa plénitude, est bien celle d'un lieu et d'une atmosphère, mais ce lieu n'est pas une donnée stable qui offrirait une recette de bonheur. Ce sera une réminiscence qui le poursuivra tout au long de sa vie. Le lieu est chez Gombrowicz ce à travers quoi l'individu advient à lui-même. Et le Sud n'est pas en lui-même la cause suffisante du bonheur. Il en est le décor idéal. L'exaltation sensuelle et l'expérience quasi mystique qui l'accompagne, s'accordent en une «révélation sacrée» dont, quarante ans plus tard, dans les *Entretiens* rédigés justement à Vence, lorsque la boucle sera bouclée, il a rapporté avec la même netteté les émotions et les images.

Une expérience splendide – écrit-il encore dans *Souvenirs de Pologne* – pleine d'une poésie difficile à exprimer car tissée de détails insignifiants et inondée de soleil [...] Ce que n'avaient pas réussi à faire toutes les cathédrales et les musées de Paris, ce ruban vertigineux, qui piquait droit sur la mer, le fit : je compris soudain le Sud, la France, l'Italie, Rome et mille autres choses, tout cela me devint pour la première fois précieux [...] La blancheur de ses pierres, le gris noble cendré des platanes, l'azur devant nous et au-dessus de nous, la netteté des lignes, la plénitude des formes – je comprenais tout⁹.

Intensité des sensations, triomphe de l'immédiateté, pensées sans arrière-pensées, tout cela dit cette nostalgie gombrowiczéenne d'adhésion au réel et au présent sans la composante empoisonnée de la distance et de la solitude.

Mais la violence de cette découverte, l'éblouissement de cette révélation ne peut se comprendre que sur fond d'un autre paysage qui demeure chez Gombrowicz à jamais l'autre face de la réalité, la face sombre, maléfique, celle qui ne le quittera jamais, toujours prête à rejaillir en l'aspirant dans sa chute vertigineuse.

Le souvenir remonte, à deux années près, à la même époque d'expériences initiatiques qui ont conduit à la découverte du sud. Mais ici à la lumière s'oppose l'obscurité. Au sortir du baccalauréat, Gombrowicz tombe malade et souffre de complications pulmonaires consécutives à une sévère crise d'asthme :

⁹ Witold Gombrowicz, *Souvenirs de Pologne*, Paris, Ch. Bourgois, 1984, p. 100.

On décida de m'envoyer à la campagne [...] – raconte-t-il dans *Souvenirs de Pologne* – Le manoir se trouvait au milieu d'une forêt trouée d'étangs ; il y en avait cinq, les uns à la suite des autres, sur les quelques kilomètres qui séparaient la propriété du village [...] Une maison en pleine forêt c'est toujours un peu mélancolique. Mais que dire d'une maison en pleine forêt, lorsqu'on y est seul, lorsque rien ne vient troubler la petite agonie quotidienne du crépuscule, lorsque des nuits sont vraiment des nuits, avec toutes leurs folies, avec le hurlement et l'aboïement désespéré des chiens [...] Je n'ai pu fermer l'œil et le jour non plus ne m'apporta pas l'apaisement, j'étais persécuté sans relâche par l'idée que quelque chose se cachait derrière ces chiens... qu'ils exprimaient une réalité terrifiante et ignorée de nous... mais je n'arrivais pas à en prendre conscience... Je passais ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits sur le seuil d'une terrible initiation, mais sans parvenir à lever le voile [...] Je vois aujourd'hui que cet incident a été pour moi lourd de conséquences... les journées vécues dans l'ombre de cette énigme redoutable m'introduisirent dans des régions de l'esprit que j'ignorais jusqu'alors et que je n'aurais pas pu atteindre par des chemins ordinaires. Elles me mirent au contact avec le Mystère, avec le Masque, elles me révélèrent la puissance des significations cachées, elle m'arrachèrent au quotidien dans lequel je m'inscrivais, pour me précipiter dans le pathétique, dans le drame de notre véritable situation au monde¹⁰.

Voici – comme sur une pellicule photographique – le négatif de l'éblouissement provoqué par le Sud. Ces deux atmosphères, ces deux lieux-symboles recevront bien entendu dans la mythologie personnelle de Gombrowicz des prolongements significatifs. Le Sud se situe du côté de la santé, de la beauté sensuelle, de l'immédiateté, de la promesse du bonheur et le Nord, comme on peut le prévoir du côté de la maladie, du corps souffrant, du désespoir, du masque de la mort, de l'enfermement, de la nature menaçante. Cela dit, comme toujours, les antinomies gombrowiczéennes ne sont opérantes que dans ces zones intermédiaires où les frontières s'effacent et où la contamination des contraires aiguise la signification des formes. Le sud n'a de sens que par rapport au paysage polonais que Gombrowicz plaque en surimpression sur tout lieu auquel il doit se mesurer.

Ainsi, la rencontre avec les lieux apparaît, chez Gombrowicz, comme une forme secondaire de la rencontre avec lui-même. Le lieu dont il se sent le centre incertain et déplaçable est soumis à l'épreuve de son écriture pour que, au bout du compte, tout s'ordonne autour de lui.

L'Argentine serait donc inscrite dans sa trajectoire personnelle dès le départ, un ingrédient nécessaire dont le destin lui aurait fourni le prétexte. Et Vence au bout de sa trajectoire devient ce lieu imaginaire, entièrement reconstruit pour

¹⁰ *Ibid.*, p. 54-59.

les besoins de sa propre mythologie où l'Argentine et l'Europe fusionnent pour camper le décor idéal de la station finale de sa passion.

Le hasard récupéré par la logique interne de son destin. Le contingent devenu nécessité. L'utopie de la cohérence en somme.

La force symbolique de ces deux lieux réapparaît dans la dernière phase de sa vie. Lorsque avec cette invitation à Berlin, le destin lui offre l'opportunité de revenir, au bout de 24 années d'exil en Europe et que la carte idéale de son territoire intime peut se redessiner enfin.

La séparation d'avec l'Argentine suscite le regret et presque l'amour de ce que l'on aurait pu aimer. L'amour ne se déclarerait, c'est-à-dire ne deviendrait clair pour lui-même qu'à distance : telle est la loi que les très belles pages du *Journal Paris-Berlin* peu à peu dégagent. Ne pouvant exister qu'à distance, l'amour est reconstruction, illusion. Partir, s'en aller. Le passage à l'acte (le départ devenant concret, la date une fois fixée) réactive la relation au lieu, à ceux qu'on va abandonner puis à l'espace, rendu palpable par l'immensité de l'océan sur lequel Gombrowicz va voguer pendant 23 jours, lieux du deuil, de la prise de conscience de l'arrachement, lieux de la mise en récit.

Gombrowicz en se séparant de l'Argentine essaie de saisir un signe, quelque chose du dehors qui correspondrait à une partie de lui-même.

Une chose me parut évidente : ce n'était guère là affaire d'intellect, ni même affaire d'être conscient mais uniquement affaire de passion... Etre passionné pour elle [l'Argentine], être pour elle poète. Si l'Argentine a su me concilier à tel point que (impossible d'en douter maintenant) j'en étais profondément amoureux. [...] il convient d'ajouter pourtant que, même menacé de mort, je n'aurais su dire ce qui avait pu me séduire dans la monotonie des pampas... les cités banalement bourgeoises¹¹.

Ainsi va se développer une singulière réflexion sur l'amour qui ne semble possible qu'à condition d'être devenu impossible. Le lyrisme de l'invocation de l'Argentine augmente avec la distance qui rend toute étreinte irréalisable et par là même désirable.

Argentine, Argentine, Argentine ! Ô Argentine ! Somnolant, plissé, lassé, je la cherche de nouveau en moi, et de toutes mes forces ô Argentine ! Seulement, je voudrais bien savoir, oui c'est tout de même curieux, pourquoi donc n'ai-je jamais été pris en Argentine même d'une telle passion pour l'Argentine ?¹²

¹¹ *Journal 1953-1969*, t. II, Paris, Gallimard-Folio, 1995, p. 326-27.

¹² *Ibid.*, p. 333.

Un lieu ne prend donc forme que lorsqu'il s'abolit. « Aimer un pays, moi ? » écrit Gombrowicz dans son *Journal III*. Quant à Berlin, s'opposant à l'Argentine, il se détache sur fond d'un lieu primitif qu'il ne fait que réactiver, sur fond d'un lieu qui hante souterrainement toute l'écriture de Gombrowicz : l'espace polonais. C'est lui qui donne **son échelle** à toute perception de l'espace chez l'auteur de *Cosmos*. Mais alors comment en sortir ? C'est là qu'une échappatoire, un lieu **ex-centré** (par rapport à ses obsessions) va se présenter et devenir le territoire du salut. Le lieu artificiel par excellence.

Vence : **lieu trouvé – retrouvé – inventé.**

Cette échappatoire Gombrowicz la construira avec des bribes des deux lieux fondamentaux qui ont aimanté sa vie (le Sud et le Nord).

En effet, lorsque à bord du *Federico Costa*, Gombrowicz quitte Buenos Aires pour toujours, la phase solaire de son existence, la phase vécue, en quelque sorte entre parenthèse, en dehors du temps, prend fin. Le retour vers le Nord, vers l'Europe, vers l'autre versant de sa vie s'amorce, c'est la réintégration du temps. Le *Journal Paris-Berlin* met en scène la confrontation des ces deux lieux devenus étapes, devenus phases successives de sa vie. Ces deux étapes de sa vie donc deviennent ancrage des deux moi différents. Le travail de la mémoire peut alors se mettre en marche, **la conversion de l'espace en temps** peut commencer. Les ombres du passé et du présent s'affrontent et voilà que surgit cette très belle image de deux bateaux qui se croisent « en plein océan », par delà le temps, « certain navire blanc », le *Chrobry* de l'aller, ombre blanche et le *Federico* du retour, en surimpression, doubles inversés dans leur course, qui accusent le caractère symbolique de cette conjonction de l'espace et du temps. Le voyage du retour s'amorce, l'autre rive, visible à l'horizon, rend palpable la pente déclinante de la vie.

Le récit de ce voyage du retour sera conçu à Berlin, dans ce lieu où le masque de la mort pointe déjà son visage grimaçant. C'est là, à Berlin, que Gombrowicz recomposera ce trajet symbolique, qu'il mettra les lieux significatifs de sa vie en perspective. Berlin est le retour à l'Histoire, Berlin est l'épilogue de sa propre histoire. La proximité tangible de son dénouement, le face à face avec la mort s'exprime dans ce passage du *Journal*.

C'est alors, au cours de mes promenades à travers le Tiergarten, que sont montées vers moi certaines odeurs, un mélange d'herbe d'eau, de pierres et d'écorce, je ne saurais trop dire de quoi... oui, la Pologne, c'était déjà polonais, comme à Maloszyce, à Bodzechow, l'enfance, oui c'est pareil, parce que ce n'est guère loin, mais oui, juste « à travers la haie », c'est bien la même nature... celle que j'ai abandonnée voici un quart de siècle ; la mort. Le cycle s'est refermé, je reviens

vers ces odeurs, c'est donc la mort. La mort [...] le fait est qu'à partir de ce jour, la mort, à tout moment, comme un oiseau, venait se poser sur mon épaule, et cela pendant tout mon séjour à Berlin¹³.

Berlin c'est donc la maladie, deux mois passés à l'hôpital et la déchéance physique qui s'en suit : c'est le corps souffrant. L'angoisse, la solitude, l'autre lieu fondateur, le paysage du manoir perdu, noyé dans la brume nordique, espace de son moi tragique, se profilant à nouveau. Dès lors, le Sud redevient une nécessité ; mais un sud accessible, à sa portée. Et c'est ainsi que Vence figurera le lieu de son ultime séjour. Choisi, non pas pour son génie, mais pour devenir le décor idéal de l'agonie du génie (pardon, le jeu de mots était trop tentant !) Décor pour mettre en scène sa fin de vie. Il en fera **le lieu** nécessaire, vers lequel converge tout le sens de son existence.

Vence, que Gombrowicz va donc entièrement réinventer. Nous avons en effet peu de descriptions de Vence : « ces pains, ces friandises, ces routes, ces plages, ces petits palais, ces cascades et tous ces raffinements » – écrit-il dans son *Journal*¹⁴, nous sommes loin de la beauté sauvage de son sud idéal. Mais de toute façon Gombrowicz n'aime pas les descriptions fidèles. Un critique polonais W. Bolecki a donné à un de ses essais consacrés à la description chez Gombrowicz ce titre facétieux : « Gombrowicz avait-il des yeux ? » Car chez Gombrowicz ce qui importe ce n'est pas ce qui est vu. Seul compte le regard et l'autonomie dont il jouit qui rappelle sans cesse que **sans** le regard le monde n'existerait pas. Le dispositif de la vision et ses réglages l'emporte sur ce qui est vu chez Gombrowicz. C'est pour cela que ses jumelles, dont il ne se séparait pas, qui étaient toujours posées sur sa table de travail (outil de l'écriture au même titre que le stylo) prennent un sens particulier. Et la photographie de Gombrowicz où il regarde le monde à travers ses fameuses jumelles, placée par Rita Gombrowicz sur la jaquette de son *Gombrowicz en Europe* est très symptomatique. Cette position voyeuriste, qui permet au sujet une sorte de détachement lorsque le monde l'assaille violemment, résume le style de Gombrowicz.

Vence, ce sont donc les réminiscences de son sud et de son nord. Dans son paysage, il voit les traces, les reflets, des lieux passés : « Tout le côté nordique et montagne lui rappelait les Tatras. Et le côté sud et mer lui rappelait l'Argentine » écrit Rita Gombrowicz dans *Gombrowicz en Europe*, rapportant d'autres propos de Witold mettant en scène le fantasme du dernier lieu.

Et que dire de la résurgence au soir de sa vie de l'image du manoir ? Rita témoigne :

¹³ *Journal II, op. cit.*, p. 387.

¹⁴ *Ibid.*, p. 544.

Cet appartement comblait aussi ses fantasmes. Certes, il était modestement meublé et nous chauffions, le premier hiver, au charbon entreposé en tas près de la cuisine, mais ses hauts plafonds, peints à l'italienne, lui donnaient un air seigneurial¹⁵.

Il en fera une gentilhommière polonaise avec ses rituels ancestraux de visites et revisites entre voisins, de promenades quotidiennes – le rituel du tour du domaine: « Nos amis en visite n'échappaient jamais à ces promenades – dit Rita dans son témoignage – Witold leur faisait visiter avec fierté les Alpes-Maritimes comme si c'était son propre domaine ». Ce fantasme du manoir dégradé, cette parodie de son lieu emblématique, il la poussera jusqu'à la mystification, faisant croire à ses lecteurs, dans les fameuses excentricités de la dernière phase de son *Journal*, qu'il en acquiert un. Et voici comment il polonise le paysage dans lequel est prétendument située cette villa achetée pour 45 000 dollars :

Au milieu de ce bois de pins, sec, crissant sous la semelle, exactement comme en Pologne, avec ce panorama royal, ces montagnes, cette vue princière sur toute une cohorte de châteaux, Saint-Paul, Cagnes, Villeneuve, qui semblent surgir d'une mer de lumière [...] Au rez-de-chaussée, un beau vestibule en chêne et trois grandes pièces en enfilade. Deux chambres au premier étage avec une salle de bains commune, mais spacieuse. Des vérandas solides et...¹⁶

« Dworek polski » en somme.

L'espace que l'on apprivoise donc, que l'on aménage en en faisant le prolongement de ses obsessions les plus intimes. Les deux cafés que Gombrowicz voyait de sa fenêtre : « la *Régence* où j'allais téléphoner » se souvient encore Rita – fréquentée par les célébrités, dont la serveuse Ginette Palmorèze avait été modèle de Matisse et le *Select* fréquenté par les jeunes, que Witold appelait la *Nouvelle Vague*, cette façon donc de tout replacer à l'intérieur de son univers, dans les antinomies fondatrices de son œuvre : maturité et immaturité, les jeunes et les vieux.

Vence donc, son Vence, qui le sauve du désespoir, de la maladie, qui lui apporte cinq années de sursis, cinq années supplémentaires de vie :

Mon histoire qui s'achève commence à me procurer une jouissance presque sensuelle. Je m'y plonge, comme dans un fleuve étrange, qui tend vers l'élucidation. Progressivement tout se complète. Tout se referme [...] Quel curieux sentiment : je commence à apercevoir enfin mon propre visage qui se détache du temps¹⁷,

¹⁵ Rita Gombrowicz, *Gombrowicz en Europe, op. cit.*, p. 313.

¹⁶ *Journal II, op. cit.*, p. 556.

¹⁷ *Journal 1953-1958*, t. I, *op. cit.*, p. 516. L'original polonais: « Moja kończąca się historia zaczyna sprawiać mi rozkosz wręcz zmysłową. Zanurzam się w niej, jak w rzece niesamowitej, która dąży do wyjaśnienia. Powoli wszystko się uzupełnia. Wszystko się zamyka [...]. Jakże dziwne : na koniec, na koniec zaczynam widzieć własną twarz wyłaniającą się z Czasu ». *Dziennik 1957-1961*, Paryż, Instytut literacki, 1984, p. 31 (C'est moi qui souligne M.S.).

écrit-il dans les *Entretiens* rédigés à Vence, comme si ce dernier lieu, lui avait enfin offert la distance, la perspective nécessaire pour pointer ses jumelles et mettre la dernière main à l'édification de ce mythe de soi, condition nécessaire, aux yeux de Gombrowicz, pour parler de l'autre.

En épilogue j'ajouterai que : au mois d'avril dernier la ville de Vence a décidé de transformer la Villa *Alexandrine* en musée Gombrowicz, voilà comment ce lieu excentré par rapport à ses errances, se recentre autour de son mythe. La boucle est bouclée, Vence est devenu le point d'ancrage du *Cosmos* gombrowiczien.